



## Écrire l'histoire

Histoire, Littérature, Esthétique

4 | 2009

Le détail (2)

---

# Raul Hilberg et Saul Friedländer

Deux politiques du détail

Catherine Coquio

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/897>

DOI : 10.4000/elh.897

ISSN : 2492-7457

### Éditeur

CNRS Éditions

### Édition imprimée

Date de publication : 16 octobre 2009

Pagination : 69-80

ISBN : 978-2-35698-014-4

ISSN : 1967-7499

### Référence électronique

Catherine Coquio, « Raul Hilberg et Saul Friedländer », *Écrire l'histoire* [En ligne], 4 | 2009, mis en ligne le 16 octobre 2012, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/897> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.897>

---

Tous droits réservés

# Raul Hilberg et Saul Friedländer

## Deux politiques du détail

EN 2007 DISPARAISSAIT Raul Hilberg, l'auteur de *The Destruction of the European Jews* (1961). Cette monumentale étude venait d'être rééditée en France, sous le titre *La Destruction des Juifs d'Europe*, trois ans après sa dernière réédition aux États-Unis<sup>1</sup>. Comme il l'avait expliqué en 1994 dans une autobiographie captivante, pudiquement intitulée *The Politics of Memory. Experiences of a Holocaust Researcher*, traduite en français en 1996 sous le titre *La Politique de la mémoire*<sup>2</sup>, Hilberg n'avait cessé d'approfondir ce travail, défrichant de nouvelles archives et complétant tout au long son livre – auquel il ajouta pour finir un chapitre où il évoquait le Rwanda. Parallèlement, au lendemain de son intense collaboration avec

Claude Lanzmann sur *Shoah*, il avait publié en 1992 un autre grand livre, plus court et différemment inspiré, qui ne rencontra pas le même public : *Perpetrators, Victims, Bystanders. The Jewish Catastrophe, 1933-1945* (*Exécuteurs, victimes, témoins. La Catastrophe juive 1933-1945*)<sup>3</sup>. Le titre et ici le sous-titre étaient significatifs : ce second livre, conçu comme une série de portraits individuels, portait sur la « catastrophe juive », alors que le premier s'était donné pour tâche d'expliquer le « processus de destruction ».

Cette même année 2007, Saul Friedländer publiait le second volume d'une autre étude monumentale, *Nazi Germany and the Jews*, intitulé *The Years of Extermination (1933-1939)* et paru en

1. Raul Hilberg, *The Destruction of the European Jews*, Chicago, Quadrangle Books, 1961 ; 2<sup>e</sup> éd. New York, Holmes and Meier, 1985 ; 3<sup>e</sup> éd. New Haven (Conn.), Yale University Press, 2003 ; *La Destruction des Juifs d'Europe*, trad. Marie-France de Paloméra, André Charpentier, Pierre-Emmanuel Dauzat, éd. définitive, complétée et mise à jour, Paris, Gallimard (Folio Histoire), 2006.
2. L'ouvrage est paru en 1996 à Chicago, chez I. R. Dee, sous le titre *The Politics of Memory. The Journey of a Holocaust Researcher ; La Politique de la mémoire*, trad. Marie-France de Paloméra, Paris, Gallimard (Arcades), 1996.
3. Id., *Perpetrators, Victims, Bystanders. The Jewish catastrophe, 1933-1945*, New York, HarperCollins, 1992 ; *Exécuteurs, victimes, témoins. La Catastrophe juive 1933-1945*, trad. Marie-France de Paloméra, Paris, Gallimard, 1994.

France un an plus tard (*Les Années d'extermination. L'Allemagne nazie et les Juifs 1939-1945*)<sup>4</sup>. Après avoir retracé les « années de persécution » dans le premier volume, paru dix ans plus tôt<sup>5</sup>, où il avait fait émerger le soubassement idéologique de « l'antisémitisme rédempteur » (p. 19), Friedländer étudie la radicalisation de la haine antijuive au cours de la guerre, cette fois à l'échelle européenne. L'historien voit dans l'« axiome métahistorique » (p. 19) du Juif à éliminer, devenu « mythe mobilisateur permanent » (p. 21), non seulement le moteur de l'entreprise d'extermination, mais, du fait de son impact sur les comportements individuels et collectifs, la condition de possibilité du génocide qu'aucun intérêt contraire ne vint contrecarrer. L'intériorisation graduelle et largement partagée d'une « culture antijuive » dans l'Europe des années de guerre fait comprendre le paradoxe qui mobilise ce second ouvrage : l'aggravation de l'antisémitisme *pendant* les années d'extermination, tandis que les victimes multiplient leurs efforts pour survivre. C'est cet écartèlement que l'historien documente et fait penser tout au long des mille pages des *Années d'extermination*.

Dans son introduction, Friedländer explique pourquoi cette focalisation sur l'élément idéologique et culturel, qui devient le « lien indirect » (p. 19) entre les nazis, les Juifs et les non-Juifs, l'a conduit à diversifier ses sources en intégrant largement les témoignages des victimes, inversant la tendance contemporaine. Dans une des dernières notes de bas de page de l'introduction, il écrit : « Je ne partage pas le scepticisme de Raul Hilberg sur la validité des journaux intimes comme sources de notre compréhension des événements. » Il renvoie ensuite à *Holocauste : les sources de l'histoire* (2001)<sup>6</sup>, où Hilberg s'expliquait sur ce point, et poursuit : « Les problèmes que posent certains journaux sont aisément reconnaissables le cas échéant<sup>7</sup>. » Au-delà des « problèmes » posés par le « cas » de l'écriture diariste – ceux du champ limité du témoin et d'une éventuelle réécriture des faits –, cette critique du « scepticisme » de Hilberg est le signe à la fois d'un refus et d'un héritage : Friedländer a engagé sa recherche en songeant à Hilberg sans doute plus qu'à tout autre prédécesseur, mais il s'approprie cet héritage en écrivant la même histoire tout à fait autrement.

4. Saul Friedländer, *The Years of Extermination. Nazi Germany and the Jews, 1939-1945*, New York, HarperCollins, 2007 ; *Les Années d'extermination. L'Allemagne nazie et les Juifs, 1939-1945*, trad. Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Seuil, 2008. Voir Annette Wieworka, « La quête de Saul Friedländer », *L'Histoire*, n° 329, 2008.
5. S. Friedländer, *The Years of Persecution. Nazi Germany and the Jews, 1933-1939*, New York, HarperCollins, 1997 ; *Les Années de persécution. L'Allemagne nazie et les Juifs, 1933-1939*, trad. Marie-France de Paloméra, Paris, Seuil, [1<sup>re</sup> éd. 1997] 2008.
6. R. Hilberg, *Sources of Holocaust research: an analysis*, Chicago, I. R. Dee, 2001 ; *Holocauste : les sources de l'histoire*, trad. Marie-France de Paloméra, Paris, Gallimard, 2001.
7. S. Friedländer, *Les Années d'extermination...*, *op. cit.*, « Notes », n. 12, p. 812.

## **Totalité, système : « structure profonde » et « vue d'ensemble »**

Les deux historiens ont pourtant visé l'un et l'autre une *totalité*, et ils l'ont fait tous deux à travers une certaine politique du *détail* : reconstruisant un « système », ou, comme le dit Hilberg, recomposant un « puzzle ». Mais ce système n'est pas le même chez l'un et chez l'autre, et l'objet à détailler diffère. L'auteur de *La Destruction des Juifs d'Europe* a étudié minutieusement un « mécanisme » de destruction en identifiant ses rouages les moins visibles. La métaphore mécanique ne doit pas effacer la teneur d'une « complexité » qui est celle à la fois d'une *structure* et d'un *processus* :

Ce livre est long et complexe parce qu'il retrace une entreprise qui fut de grande ampleur et riche d'intrications. Il est détaillé parce qu'il traite d'à peu près tous les faits importants qui, de 1933 à 1945, en Allemagne et hors d'Allemagne, jalonnèrent le champ entier de l'extermination. Il n'est pas abrégé parce qu'il vise à rendre compte en totalité d'une entreprise qui fut totale.<sup>8</sup>

La totalisation historiographique suit à *la trace* la totalisation exterminatrice. Hilberg précise que la compréhension du « “comment” de l'événement » conduit l'historien à « connaître de plus près ceux qui le perpétrèrent, les victimes, et les spectateurs ». Mais ces trois « rôles » n'ont pas pour lui la même importance : car, « enquêter sur les structures profondes de l'événement, c'est

d'abord poser la question de ce que firent les Allemands » (p. 16). Dans *La Politique de la mémoire*, il écrit :

C'est l'exécuteur qui avait la vue d'ensemble. Lui seul formait l'élément déterminant. C'est par ses yeux que je devais voir l'événement, depuis sa genèse jusqu'à son point d'acmé. La certitude que la perspective de l'exécuteur offrait la première piste à suivre devint pour moi une doctrine dont je ne me départis jamais. (p. 57)

Sans se référer à Hilberg, Friedländer discute cette « doctrine » :

L'histoire de l'extermination des Juifs ne saurait se limiter à rapporter les politiques allemandes, les décisions et les mesures qui ont débouché sur le génocide le plus prolongé et le plus systématique ; elle doit inclure les réactions, et parfois les initiatives, du monde environnant, mais aussi les attitudes des victimes, pour la raison, fondamentale, que les événements que nous appelons la Shoah représentent une totalité définie par cette convergence même d'éléments distincts.<sup>9</sup>

L'événement n'est donc pas tout à fait le même, ou plutôt ses « structures profondes » ne sont pas situées au même endroit. L'auteur des *Années d'extermination* veut saisir un phénomène d'« interaction » entre les Allemands, les Juifs et les tiers. Pour lui, le « système » à étudier, au-delà de ses « composantes allemandes », « pénètre tous les coins et recoins de l'espace européen » (p. 21). C'est cette affolante pénétration d'un

8. R. Hilberg, *La Destruction des Juifs d'Europe*, *op. cit.*, « Avant-propos » [1985], p. 17.

9. S. Friedländer, *Les Années d'extermination...*, *op. cit.*, p. 15.

système qui informe la politique du détail et du tout mise en œuvre par Friedländer.

Celui-ci dit viser une « recherche plus globale » que celles qui ont été menées jusque-là, mais qu'il intègre méthodiquement. Cette « histoire intégrative et intégrée » le conduit à diversifier à l'extrême la nature de ses sources. Étudiant à la fois les traces du crime et les témoignages de la catastrophe<sup>10</sup>, il cite tel écrit de Hitler ou discours de Himmler, tel décret nazi ou rapport de SS, telle lettre d'un soldat de la Wehrmacht, de Walter Benjamin et d'Etty Hillesum... Surtout, il mobilise comme aucun historien ne l'a fait jusqu'ici la matière des journaux intimes et chroniques: celui de Goebbels est largement cité, mais on trouve aussi des extraits de Drieu la Rochelle et d'autres grands lettrés tels, cette fois parmi les victimes, Victor Klemperer et Chaim Kaplan, ou d'enfants et d'adolescents inconnus comme David Rubinowicz, David Sierakowiak ou Moshe Flinker, l'un écrivant la chronique de son village polonais, l'autre enfermé dans le ghetto de Lodz, le dernier caché à Bruxelles. L'utilisation des témoignages de victimes, plus systématique, a deux fonctions distinctes. L'historien, suivant l'idée selon laquelle l'histoire de la Shoah est aussi l'histoire de la vie des Juifs pendant la Shoah, nous livre leur regard sur la catastrophe, presque au jour le jour, jusqu'à leur disparition, et nous la

fait penser à travers eux: car leur commentaire prend souvent la forme d'une réflexion sur le pourquoi du crime, l'écriture de l'histoire et la vérité impossible. D'autre part, il utilise ces témoignages comme source incontournable sur le comportement des non-Juifs à l'égard des Juifs: « Les réactions individuelles de témoins, également notées par des diaristes juifs, feront partie du tableau d'ensemble. » (p. 24)

### **L'art de l'historien**

La visée différente de Friedländer provoque à la fois un élargissement de la perspective, un changement de régime cognitif et un autre mode d'écriture – redevable aussi d'une autre idiosyncrasie. Le travail sur le détail, de l'un à l'autre monument, connaît une certaine mutation. Ce qui s'y joue touche au rôle donné à l'individu, ses gestes, son visage et sa voix dans l'écriture de l'histoire d'un crime de masse, et, du point de vue du lecteur, à la marge de manœuvre donnée à l'émotion, tenue en bride et mobilisée pourtant, là où il s'agit de déchiffrer une rationalité démente devenue la norme et la substance d'un monde.

Chez les deux auteurs, une dialectique concertée du détail et du tout a donné lieu à deux livres extraordinaires, ambitieux l'un et l'autre, savamment composés – par des historiens, mais des historiens qui sont aussi des écrivains.

10. Cette distinction entre « génocide » et « catastrophe » n'est pas toujours aussi claire pour les historiens qu'elle ne l'est ici. Elle a été théorisée dans une autre perspective par Marc Nichanian dans *La Perversion historiographique. Une réflexion arménienne*, Paris, Leo Scheer, 2005.

J'utilise ce dernier mot à dessein pour parler de ces livres d'histoire, et pas seulement des témoignages respectifs de ces deux auteurs, exilés l'un de Vienne, l'autre de Prague, et devenus universitaires aux États-Unis : pour Hilberg, ce témoignage est celui d'un laborieux parcours de chercheur, narré avec une ironie cinglante et un humour picaresque dans *La Politique de la mémoire* ; pour Friedländer, c'est celui d'un rescapé, enfant caché en France, orphelin devenu chercheur aux États-Unis et auteur tôt apprécié en France et en Israël : *Quand vient le souvenir* (1978)<sup>11</sup> est une œuvre littéraire autant qu'un témoignage bouleversant sur un héritage mélancolique et une perte radicale. Par ailleurs, Friedländer a montré son talent herméneutique dans une pénétrante analyse du kitsch postnazi (*Reflets du nazisme*, 1978<sup>12</sup>), et il a mené une réflexion dans les domaines de l'éthique (*Kurt Gerstein ou l'Ambiguïté du bien*, 1967<sup>13</sup>), de la politique (avec plusieurs ouvrages sur le dialogue israëlo-palestinien), de la psychanalyse et de l'épistémologie. Il a joué un rôle décisif dans le renouvellement des approches théoriques sur le génocide en contribuant à la substitution du culte de l'indicible que l'audience de Steiner et de Wiesel avait instauré aux États-Unis au cours

des années 1970-1980 par un débat critique<sup>14</sup> sur les limites de la représentation (*Probing the limits of representation*, 1992<sup>15</sup>).

Mais c'est *L'Allemagne nazie et les Juifs*, sa structure fuguée fortement signifiante, son écriture polyphonique et contrapuntique, qui me font ici parler d'*écriture* au sens fort. On peut le faire aussi sans abus lorsqu'on lit comme un diptyque *La Destruction des Juifs d'Europe* et *Exécuteurs, victimes, témoins*, livres que leur auteur a d'ailleurs référés à un modèle artistique, musical pour l'un (les compositions de Beethoven, à l'opposé du brio mozartien), pictural pour l'autre : ses visites silencieuses dans les musées d'Europe auraient inspiré son désir d'écrire un jour une galerie de portraits (*La Politique de la mémoire*, chap. « Un art », « Le triptyque »). Et c'est dans les récits et les descriptions ramassées de son recueil de portraits, puis dans la dureté caustique de son autobiographie que l'écriture de Hilberg se révèle avec le plus d'éclat.

La distinction ne se fait donc pas entre un historien sensible à la littérature comme il l'est aux détails individuels et aux témoignages subjectifs, et un historien positiviste qui sacrifierait les petits faits humains à la structure d'ensemble. Au contraire,

11. S. Friedländer, *Quand vient le souvenir*, Paris, Seuil, 1978.

12. Id., *Reflets du nazisme*, Paris, Seuil, 1982.

13. Id., *Kurt Gerstein ou l'Ambiguïté du bien*, Paris, Casterman, 1967.

14. Il serait utile de revenir sur ce débat, au cours duquel s'exprima une virulente critique de la « *metahistory* » de Hayden White montrant que pour l'historien, tout écrivain et lettré qu'il fût, le seuil entre récit historique et fiction littéraire devait être soigneusement – et même violemment – protégé.

15. Saul Friedlander (éd.), *Probing the Limits of Representation. Nazism and the « Final Solution »*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1992.

chez l'un et l'autre, c'est dans la saisie des petits faits, et leur articulation au tout, que l'écriture de l'histoire prend sa forme et sa force, trempant la pensée dans une émotion retenue de deux manières singulières. Il va de soi qu'une véritable confrontation critique entre ces deux auteurs supposerait de mobiliser tout un contexte historiographique et de préciser les enjeux épistémologiques que soulèvent ces œuvres. Je souhaite ici simplement donner une idée de cette forme et de cette force, de ce qui en elles nous instruit et nous atteint, différemment chez les deux historiens. Je le ferai en évoquant deux « détails » que ceux-ci ont eux-mêmes inscrits au frontispice de leur œuvre, ou dont ils ont fait l'emblème de leur travail.

### **À propos d'une photo et d'un document : qu'est-ce qu'un « détail » ?**

L'introduction aux *Années d'extermination* commence par un arrêt sur image saisissant : l'historien décrit sur trois pages une photographie, prise le 18 septembre 1942, qui représente un jeune homme nommé David Moffie recevant son diplôme de docteur en médecine à l'université d'Amsterdam, entouré des membres de son jury. Décrivant l'allure et les vêtements de chacun, Friedländer précise que le jeune thésard porte sur la veste de son smoking « une étoile juive de la taille de la paume où l'on peut lire le mot *Jood* ». L'historien déchiffre cette étrange photo en imaginant la scène et en livrant le travail de déduction qu'elle a suscité chez ses commentateurs. Il explique

pourquoi un Juif hollandais déjà stigmatisé pouvait encore soutenir une thèse de médecine ce jour-là : le 18 septembre était un vendredi, et le décret d'exclusion des Juifs de l'université n'allait entrer en vigueur que le lundi suivant, début du premier semestre universitaire de l'année 1942-1943. On comprend ainsi que les autorités universitaires avaient joué du calendrier pour déjouer le décret nazi. Friedländer poursuit son travail de déduction : les déportations ayant commencé à Amsterdam dès le 14 juillet, Moffie avait dû recevoir un des 17 000 certificats d'exemption concédés au Conseil juif. Le cliché rappelle donc la controverse sur les Conseils et leur politique de protection sélective. Enfin, l'historien élargit le cadre interprétatif en se plaçant « sur le plan le plus général » : un homme, nous dit-il, est confirmé dans son aptitude à exercer la médecine alors que l'étoile sur sa veste signale qu'il doit être assassiné comme tous ceux « de sa "race" ». Le propos nous plonge dans le présent d'un destin qui bascule, et déchiffre la figure d'un moment historique saturé de sens.

Ce que fait dire ce mouvement de surplomb se confirme dans un gros plan : l'auteur commente la graphie « crochue » et repoussante du « *Jood* », qui veut « évoquer l'alphabet hébreu tout en restant déchiffrable ». Ce détail condense le contenu de la photo et la thèse du livre :

C'est dans cette inscription et dans sa graphie particulière que la situation représentée sur la photographie resurgit dans sa quintessence : les Allemands étaient résolus à exterminer les Juifs en tant qu'individus et à

effacer ce que l'étoile et son inscription représentaient : « le Juif ». (p. 15)

Ce désir d'effacement des « Juifs en tant qu'individus » donne lieu à des réactions *individuelles*, chez les Juifs comme chez les non-Juifs, et c'est cette extrême diversité des réactions que l'historien reconstruit en « système » évolutif. Charriant toutes ces données simultanément, faisant entendre à chaque instant plusieurs voix, la narration historique se poursuit, avançant pas à pas dans le temps de la destruction, donc aussi de l'interaction, de plus en plus dramatique, dont fait partie le combat pour la survie.

Au moment d'évoquer le système de gazage à Birkenau, six cents pages plus loin, Friedländer cite un rapport du directeur de la construction à Auschwitz sur les « détails de finition » du crématorium II, puis les récits de l'arrivée à Birkenau qu'ont faits Primo Levi, Ruth Klüger et Grete Salus. Il revient ensuite aux gazages en citant deux textes du SS Johann Paul Kremer, médecin qui disséquait les corps pour observer les effets de la famine : d'abord une note de son journal évoquant, après la ruée des détenus pour participer à une « *Sonderaktion* de Hollande », le menu d'un « excellent repas », avec en dessert une « merveilleuse glace à la vanille » ; puis l'extrait de sa déposition relative à une sélection de « musulmans<sup>16</sup> », scène qui lui fit employer

dans son journal la formule devenue fameuse d'« *anus mundi* » (p. 626). Mais le chapitre se clôt, après la lettre d'un jeune soldat qui se plaît bien à Auschwitz – « C'est vraiment bien de voir le monde » –, sur l'orchestre d'Auschwitz et la vie culturelle allemande qui se poursuit, non loin de là, avec *Goethe alors et maintenant* par le Théâtre d'État de Dresde (p. 623-629).

Chaque *fait* relaté est ainsi restitué dans la multiplicité de ses significations : comme effet d'une intention destructrice, le plus souvent déguisée ; comme mauvaise nouvelle enregistrée par les victimes, qui font résonner *l'événement* dans une multitude de consciences à la fois ; et comme langage symbolique, chaque détail devenant le chiffre de l'instant dans la conscience hallucinée du lecteur. Et c'est bien d'hallucination qu'il s'agit dans cette écriture du réel : « J'entends, écrit-il pour conclure, revenant sur *l'incrédulité* que suscite la photo, présenter dans ce livre une étude historique systématique de l'extermination des Juifs d'Europe, sans éliminer ni domestiquer ce sentiment initial d'incrédulité » (p. 29). La production de l'incrédulité fait partie intégrante du dispositif épistémologique de l'historien, qui ajuste la pensée à son objet en dotant la conscience historique d'un corps (ce que la rage contenue de Hilberg faisait par défaut) : « Cette incrédulité est une réaction quasi viscérale, de

16. Étaient appelés « musulmans » les détenus qui, n'ayant plus la force physique ni psychique de résister, avaient renoncé à survivre, s'abandonnant à un comportement apathique et résigné [NDLR].



celles qui se produisent avant que la connaissance ne se précipite pour les étouffer » (p. 29). L'élargissement du spectre de la connaissance fait travailler *contre* la connaissance, et l'instrument de ce réveil est le détail saturé de sens – ici l'image, mais le plus souvent la voix, qui parfois devient cri.

Ce montage de citations de témoins, les uns engourdis dans l'habitude du crime, les autres livrés à l'effroi de le raconter sans pouvoir le comprendre, devient pour le lecteur un paysage escarpé. Par ses changements de plan, ses effractions et ses chutes, Friedländer instruit un procès silencieux qui interdit au lecteur le repos de la *science*: par-delà leur importance historique, dit-il, « ces chroniques personnelles sont pareilles à des éclairs qui illuminent certaines parties d'un paysage. Elles confirment des intuitions ; elles nous mettent en garde contre la tentation des généralisations vagues ». Si l'historien fait crédit à la « voix individuelle », c'est qu'elle peut « déchirer le tissu continu de l'interprétation et le ton avantageux (le plus souvent involontaire) du détachement et de l'“objectivité” du chercheur » (p. 28).

Tout autre est la politique du détail de Raul Hilberg. Dans *La Politique de la mémoire*, retraçant la genèse de *La Destruction des Juifs d'Europe*, il raconte comment en 1952, en tant que membre du War Documentation Project, il eut soudain à sa disposition, dans un centre d'archives fédérales en Virginie, un « trésor fabuleux » d'archives allemandes qui remplissaient 8600 mètres de

rayonnages, et découvrit là ce qu'était vraiment un document :

Je voyais que c'était, avant tout, un objet, dont la qualité de trace tangible était immédiatement reconnaissable : l'original qu'un bureaucrate avait eu un jour en main et signé ou paraphé. Plus encore, les mots figurant sur le papier constituaient, en l'occurrence, une *action* en soi : l'accomplissement d'une fonction. S'il s'agissait d'une directive, cet original signifiait la *totalité* de l'action de l'initiateur. (p. 69-70)

Le choix du bon document dans la masse devient alors un enjeu essentiel.

Hilberg ici revient sur certaines de ses erreurs. Il négligea un jour un document qui lui semblait anodin, sinon dérisoire : un communiqué du début de la guerre privant les Juifs de leur permis de conduire, publié dans un journal par Himmler en qualité de *Reichsführer-SS und Chef der deutschen Polizei* – là où une telle mesure aurait dû relever du ministère des Transports et paraître au *Journal officiel*. C'est l'enquête d'un autre historien, Uwe Adam, qui, bien des années plus tard, lui ouvrit les yeux : les autorités juridiques, d'abord embarrassées par cette anomalie, statuèrent que, le communiqué n'ayant pas suscité de protestation de la part des ministres, la mesure qu'il édictait avait force de loi. Par ce document, Himmler avait « créé un mécanisme de prise d'initiative » ; le négliger, c'était manquer « une réalité capitale du III<sup>e</sup> Reich » :

Non seulement Himmler mais n'importe quel tyran-neau devaient compter désormais sur l'accord tacite de

leurs collègues pour prendre des mesures toujours plus radicales et sans précédent. (p. 73-74)

Cette règle des « paliers », Hilberg la voit se confirmer lorsqu'il constate une autre de ses erreurs. Il avait pris pour l'effet d'un ordre de Hitler une lettre, datée du 31 juillet 1941, adressée par Göring, numéro deux du régime, à Heydrich, chef de la Police de sécurité, et chargeant celui-ci d'organiser la « solution finale ». Or les souvenirs rédigés par Eichmann révélaient que c'était celui-ci qui avait rédigé ces « trois phrases » à l'intention de Heydrich, lequel avait fait signer la lettre à Göring pour avoir son aval avant même que la décision ne soit prise par Hitler. Lorsque celui-ci l'eut prise, il donna oralement l'ordre à Himmler, qui le transmit oralement à Heydrich. Hilberg raconte avoir relu ces « trois phrases » et n'avoir pas, de fait, retrouvé la « prose de Göring » dans leur « style bureaucratique ». Il comprit grâce à Uwe Adam non seulement la *procédure* de la prise de décision, mais le *processus* évolutif :

Je m'étais penché uniquement sur les étapes décisives de la destruction, négligeant le fait que les décisions elles-mêmes étaient prises par paliers. Il m'avait échappé aussi qu'on notait une évolution dans la procédure de prise de décision, que les lois cédaient peu à peu le pas aux décrets, et les décrets aux communiqués, directives écrites, directives verbales et, en définitive, à l'absence totale de directives. Le fonctionnaire qui avait perçu le but de l'opération pouvait œuvrer. (p. 75)

Hilberg voyait là se confirmer l'intuition de son maître Franz Neumann, l'auteur de *Béhémot*,

sur la nature anarchique du régime nazi et les « contrats sociaux » (l'expression est ironique) passés entre ses protagonistes. Il vérifiait aussi sa propre hypothèse selon laquelle la destruction des Juifs ne fut pas une opération centralisée, mais eut « une structure profonde, ou latente », phénomène qu'il appela « processus de destruction » (p. 59-60). Or cette hypothèse ne lui avait pas été soufflée seulement par Neumann, mais par le témoignage d'un dirigeant juif de Budapest qui, observant ce qui se passait pour toutes les communautés juives d'Europe avant que la déferlante n'arrive en Hongrie, repéra « un plan d'opération presque identique dans tous les pays » : d'abord, les Juifs étaient marqués, puis isolés, dépouillés, déportés et gazés. Ainsi, le témoignage d'un dirigeant juif de Budapest pouvait compter autant, dans la saisie du processus, qu'une directive nazie. Mais il fallait que cette intuition, qu'il devait à son point de vue « panoramique », fût confirmée par l'archive.

### **Le domaine des « gens »**

Lorsque Raul Hilberg découvrit plus tard, fébrile, le journal du président de Conseil juif de Varsovie, il découvrit autre chose de plus. Lisant Czerniakow, il fut frappé – comme le fut aussi Albert Speer – de ce que cet homme, qui représentait plus de quatre cent mille Juifs, n'eut comme interlocuteurs allemands que des subalternes, mais la question qu'il se posa pour finir n'avait rien à voir avec le jeu de relais nazis : cet homme qui formait un « pont » entre le

monde des exécuteurs et celui des victimes, cet homme qui avait dû se dédoubler pour finalement découvrir sa totale impuissance, comment avait-il pu « gard[er] son sang-froid » et même, jusqu'à un certain point, son humour (p. 178)? Le journal de Czerniakow ne démontrait pas seulement l'erreur qu'il avait faite en misant sur le travail des Juifs et l'augmentation de la production du ghetto, dès lors que l'objectif nazi était l'extermination. Comme Hilberg l'écrivit lui-même, ce journal « devint un lieu, une localité étrange » où il devenait « un voyeur, une ombre dans le bureau de Czerniakow » (p. 176). Ce que l'historien découvrait dans les petites notes de ce malheureux passeur le renvoyait à lui-même : sa manière de le lire fit dire à Claude Lanzmann, qui l'avait longuement écouté en parler : « Tu étais Czerniakow. »

C'est à l'époque où Hilberg travaillait sur le journal de Czerniakow qu'il fit la connaissance de Lanzmann. Cette double rencontre fut sans doute décisive pour la rédaction de *Exécuteurs, victimes, témoins*. Dans ce livre truffé de détails, constitué d'une série de notices, portraits et scénettes, Hilberg dit avoir voulu chercher cette fois « les gens » :

J'avais leur image en tête, et je voulais les peindre, avec des mots bien sûr, mais d'une façon qui les consignerait dans le cadre du portrait, qui permettrait de les appréhender instantanément, d'un coup d'œil, comme une toile. (p. 180)

Lâchant la science politique pour aborder le domaine des « individus », Hilberg cherchait à montrer comment, dans cette situation extraordinaire, tous avaient tendance à se raccrocher à des activités et des valeurs « ordinaires ». L'intention picturale débordait donc la dimension du « croquis à main levée » dont parlèrent certains critiques anglo-saxons à propos de ce qu'ils considéraient comme un « petit » livre, constitué d'« éléments mineurs ». Hilberg effectuait là une nouvelle enquête, destinée à déchiffrer un paradoxe : « Dans cette extraordinaire conflagration je cherchais tous les éléments ordinaires » (p. 183). Et c'est en retournant un propos de Freud sur le besoin de l'homme de prendre ses distances avec la civilisation qu'il saisit plus tard le contenu anthropologique de ces comportements. Ce qui apparaissait ici était le « revers » de ce phénomène décrit par Freud : « le besoin, au milieu d'une destruction sans précédent, de se raccrocher à des produits de cette civilisation consacrés par le temps » (p. 184).

Cette enquête supposait un renoncement à la totalité.

Ce livre ne se propose pas de rendre compte de tout ni de tout le monde ; il consiste plutôt en descriptions courtes et en portraits d'individus, connus ou inconnus, qui firent un jour partie de ce moment historique.<sup>17</sup>

17. Raul Hilberg, *Exécuteurs, victimes, témoins*, *op. cit.*, Préface, p. 16.

Pourtant la forme de « triptyque », profondément significative, tenait d'une modélisation libre, certes théorique, mais relevant d'une théorie elliptique, comme laissée à l'usage du lecteur. *Exécuteurs, victimes, témoins* englobe trois « groupes », présentés aussi comme des « types », et les vingt-quatre chapitres sont des « modules » représentant chacun une « fraction des trois groupes » (p. 16). Or cette notion de *groupe* était tout aussi décisive que celle d'individus. Dans *La Politique de la mémoire*, Hilberg dit avoir veillé à « cloisonner » ces trois groupes en « traçant un clivage vertigineux entre eux trois », répétant ainsi ce qu'il en avait été du vivant de ces gens, « sur le plan physique et psychologique » (p. 181). Pourtant, ajoute-t-il, le phénomène dont ils étaient « tous témoins en même temps [...] les liait ». Et c'est de ce lien que le lecteur tient sa liberté : il peut, dit Hilberg, « choisir un chapitre ou un autre, dans n'importe quel ordre » – et il rappelle qu'un critique américain avait d'ailleurs été embarrassé par ce que celui-ci appelait un « sentiment de similitude dérangeant » dû à l'uniformité de style.

Pourtant, le style n'est pas uniforme d'une partie à l'autre. Dans la première, consacrée au groupe des exécuteurs, le paradoxe de l'ordinaire dans l'extraordinaire s'exprime dans la tonalité cynique : évoquant les comportements de routine de toutes sortes de tueurs, Hilberg travaille plus qu'ailleurs son style, ses ellipses, ses pointes et ses chutes. Mais chacun des trois groupes auxquels correspondent les trois parties (les exécuteurs,

les victimes, les témoins) est pris dans une même dynamique. Ce « besoin » d'habitude qui relie les trois groupes explique « comment [ils] réussissaient à tenir – les exécuteurs avec leurs activités de plus en plus rigoureuses, les victimes avec leurs privations de plus en plus marquées, les témoins avec leur situation de plus en plus ambiguë » (p. 184).

On voit ici combien le travail de Raul Hilberg, toujours centré sur l'idée de « processus », a frayé son chemin à celui de Saul Friedländer. Dans *L'Allemagne nazie et les Juifs*, celui-ci reprend la triade de Hilberg et se l'approprie, transformant la libre lecture des « modules » en méthode de montage textuel. Friedländer détruit le cloisonnement sans nier le clivage, et fait alterner les *voix des témoins*. Ceux que Hilberg avait séparés en « groupes » dans *Exécuteurs, victimes, témoins* deviennent les voix discordantes d'une polyphonie orchestrée. Le procédé de l'ellipse et celui de la chute sont les pièces maîtresses de Friedländer comme elles étaient celles de Hilberg, mais il les décline dans une intention différente, à partir de ce *lien testimonial* devenu l'axe de l'écriture de l'histoire : selon l'expression de Hilberg, ce qui « liait » ces gens par-delà leur clivage était le fait d'être « tous témoins en même temps ». C'est de ce *temps commun des témoins* que se sert Friedländer pour restituer *l'histoire* de la catastrophe, qui devient l'histoire d'un écartèlement et d'une déchirure.

La construction de Hilberg n'en garde pas moins sa signification propre : elle fait réfléchir

à ce qu'est un « exemple » en histoire, à ce que devient la question de « l'individu » et du « type » dans l'historiographie du génocide, à la valeur d'illustration d'une « situation » ou d'un « geste ». Sa typologie ironique, son parti pris de discontinuité et son style frappé d'amertume, accablant et revigorant comme peut l'être une page de Schopenhauer ou de Thomas Bernhard, rappellent le commentaire qu'avait fait H. G. Adler, survivant de Theresienstadt, en lisant *La Destruction des Juifs d'Europe* : « Ce qui m'émeut dans ce livre, disait-il, c'est la désespérance de l'auteur », issu d'une « génération accusatrice et critique non seulement envers les Allemands [...], mais envers les Juifs aussi, et toutes les nations qui se contentaient de regarder » (p. 194-195). C'est par cette lettre de H. G. Adler, datée de 1962, que Hilberg, en 1994, concluait son autobiographie – confiant à un témoin le soin de reconnaître à sa juste mesure son œuvre d'historien.

Dans *Les Années d'extermination*, Friedländer a repris l'objectif de totalisation à partir du détail individuel qu'avait atteint Hilberg à force d'imaginer les « gens » qui avaient vécu, d'une manière ou d'une autre, cette histoire. Peut-être

faut-il voir dans cet essai de re-totalisation une résistance à un tel désespoir. Le livre de Friedländer n'est pas exempt lui non plus d'ironie : elle fait entendre au lecteur un grondement qui rappelle la rage contenue de Hilberg. Et la « voix » que l'on entend le plus, une fois le livre refermé, continue d'être celle du témoin cité en épigraphe :

Me sauver est un combat désespéré... Mais c'est sans importance. Parce que je suis capable de conduire mon récit à son terme et j'ai bon espoir qu'il voie la lumière du jour quand le temps viendra... Et les gens sauront ce qui est arrivé... Et ils demanderont, est-ce la vérité ? Je réponds d'avance : non, ce n'est pas la vérité, ce n'est qu'une petite partie, une infime fraction de la vérité... La plume la plus puissante elle-même ne saurait décrire toute la *vérité* réelle, essentielle.<sup>18</sup>

L'homme qui écrivait ces lignes en 1943 se cachait dans la partie « aryenne » de Varsovie. Ce que dit Friedländer en lui confiant l'épigraphe de son livre, c'est que cet espoir du désespéré, qui se réfugie dans l'idée d'un « récit » conduit « à son terme » et d'une vérité reconduite à « l'infime fraction » qu'elle sait être, n'est pas seulement celui du témoin de la catastrophe : c'est l'espoir aussi de l'historien qui travaille avec lui, et qui voudrait le faire entendre le plus longtemps possible.

18. Stefan Ernest, « Le Ghetto de Varsovie », cité dans Lucjan Dobroszycki (éd.), *The Chronicle of the Lodz Ghetto 1941-1944*, trad. du polonais, New Haven, Yale University Press, 1984, « Introduction ». Repris par Friedländer en épigraphe des *Années d'extermination*, *op. cit.*, p. 9.